

Jrénikon



TOME XIII

1936

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

Chronique religieuse.

ORTHODOXIE RUSSE (ÉMIGRATION)

LE DÉBAT SOPHIOLOGIQUE

La discussion autour des doctrines sophiologiques de l'archiprêtre Serge Bulgakov, doyen de l'Institut de théologie orthodoxe à Paris, devient assez animée. Va-t-elle s'étendre encore et remuer toute l'Orthodoxie, comme le voudraient leurs défenseurs ? On ne peut encore le dire (1). Quel que puisse être l'avenir, l'extension que la polémique prend dès à présent dans les milieux de l'émigration russe, souvent les moins compétents en théologie, la qualité et l'autorité des interventions, l'intérêt de l'œuvre théologique de toute la vie du Père Bulgakov (2), enfin les problèmes théologiques qu'elle pose devant l'Église orthodoxe, rendent une chronique détaillée souhaitable. Souhaitable certes, mais riche en difficultés de toute sorte : compréhension du débat, exposition des arguments, essai de prise de position. En les énumérant nous traçons à peu près le plan que suivra cette chronique.

I

L'archiprêtre Serge Nicolaeviç Bulgakov n'est pas un inconnu pour les lecteurs d'*Ivénikon*. Il n'y a pas d'année de la Revue, sinon de fascicule, où il ne figure par l'analyse d'un article ou par quelque-une de ses interventions dans

(1) Nous n'avons rien lu à propos de Sophiologie dans les revues orthodoxes non-russes.

(2) C'est lui-même qui emploie cette expression, *Sophia*, p. 22.

le mouvement œcuménique. Mais une courte biographie leur permettra de mieux comprendre le conflit idéologique qui est en cause. Des renseignements biographiques sont surtout précieux quand une œuvre intellectuelle est aussi fortement unie à la vie du penseur, comme c'est le cas chez le Père Bulgakov (1). Celui-ci est né dans le gouvernement d'Orel (Russie centrale) le 16 juillet 1871 d'une famille cléricale. Il a professé l'économie politique, ses études universitaires achevées, dans des établissements d'enseignement technique à Kiev et à Moscou, pour devenir ensuite titulaire d'une chaire économique à l'Université de cette dernière ville. Sa formation scientifique et son tempérament intellectuel l'ont d'abord conduit au marxisme, comme tant d'autres représentants éminents de l'Intelligentsia russe de l'époque ; très vite il en eut pénétré les inconsistances philosophiques, passa à l'idéalisme (recueil *Du marxisme à l'idéalisme*, Moscou, 1904, en russe) et peu après adhéra consciemment à la foi orthodoxe sous l'influence des idées de Vladimir Solovjev. S'il faisait son entrée (ou plutôt sa rentrée) dans l'Église orthodoxe russe, ce n'est pas qu'il n'en voyait pas les défauts humains ; il avait trop souffert lui-même de l'abîme qui séparait les classes intellectuelles, de l'« Orthodoxie officielle », dont il n'a jamais été partisan (2), pour ne pas essayer avec le meilleur de son intelligence de le combler. Son but d'alors, comme il est encore à présent, était de rendre la religion orthodoxe attrayante à l'homme moderne (3). En philosophie religieuse, en théologie même plus tard, la méthode était à renouveler, à débarrasser de tout formalisme sta-

(1) Nous les empruntons à l'article *Bulgakov*, dans *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* (1930), dans la partie se rapportant à l'avant-guerre.

(2) N. ANTONOV, *Russkie světskie bogoslovy* (Les théologiens russes laïcs). Saint-Pétersbourg, 1912, I, p. 246.

(3) Par exemple *Agnec Božij*, p. 236.

tique et compilatoire, et à ramener à un élan créateur. On reviendra là-dessus plus loin. Le Père Bulgakov a été, durant ces années, un membre éminent des sociétés de philosophie religieuse de Saint-Pétersbourg et de Moscou. L'ami et l'inspirateur du Père Bulgakov, le Révérend Père Paul Florenskij publiait en 1914 sa célèbre thèse de maîtrise à l'Académie ecclésiastique de Moscou : *Stolp i utverždenie Istiny* (La colonne et le fondement de la Vérité), douze lettres de style religieusement pathétique où il expose les principes mystiques de l'Orthodoxie et surtout son ecclésiologie et les éléments de la Sophiologie (1). On verra plus loin l'importance de ce fait dans l'argumentation générale ; mais ici déjà on peut en deviner la place dans l'évolution intellectuelle de l'avant-guerre russe et dans celle du Père alors simplement Serge Nikolaevič Bulgakov, dont le premier ouvrage sophiologique *Svět nevečernij* (La lumière indéfectible) paraissait peu de temps après, en 1917, avec une section capitale sur la « sophianité » de la créature (2). Cette même année ouvrait en Russie les perturbations révolutionnaires et les réformes ecclésiastiques qui aboutirent à la restauration du patriarcat. S. Bulgakov prit une part active et des plus remarquées dans celles-ci comme membre laïc du Concile panrusse et ensuite du Conseil ecclésiastique suprême auprès du patriarche Tichon dont il avait la confiance et qui lui accorda sur sa demande l'ordination sacerdotale pendant l'été de 1918. Depuis lors jusque 1923, expulsé de Moscou, le Père Bulgakov séjourne en Crimée et prend une nouvelle part dans l'administration ecclésiastique du midi de la Russie qui a existé jusqu'à fin 1920 tant que dura le régime

(1) Des extraits en ont été traduits en allemand dans *Oestliches Christentum* édité par Bubnov et Ehrenberg, Munich, 1925. Le R. P. Tyszkiewicz, S. J., lui a consacré quelques pages dans *Gregorianum*, 1934, n° 2, p. 255-261. Le P. F. vit encore en Russie.

(2) Des extraits ont paru en allemand dans le même recueil.

blanc. A l'étranger, il réside d'abord à Prague pour devenir en 1925 professeur de dogmatique à l'Institut de théologie de Paris (1).

Jusqu'en 1924 les spéculations théologiques du Père Bulgakov n'avaient rencontré de blâme, ni de la part du patriarche Tichon dont il avait été le collaborateur assidu, ni des autres autorités ecclésiastiques auxquelles il avait été soumis. Son livre, *La lumière indéfectible*, qui sera bientôt incriminé d'hérésie, était en vente dans la maison diocésaine de Moscou pendant les assises de 1917-1918. C'est en 1924 que les premières censures virent le jour. Le métropolitain Antoine de Kiev (Chrapovickij) écrivait un article dans *Novoe Vremja* de Belgrade (2), dans lequel il accusait les Pères Florenskij et Bulgakov d'introduire par leur doctrine sophiologique une quatrième hypostase dans la Trinité. De sa propre initiative, Mgr Antoine faisait une espèce de rétractation le 13 novembre suivant dans un autre journal russe de Belgrade, *Večernee Vremja* (n° 170), en y affirmant son regret d'avoir causé de la peine au Père Bulgakov et y déclarant son intention de ne pas entrer dans la question de savoir si oui ou non celui-ci a jamais enseigné l'existence d'une quatrième hypostase intratrinitaire ; pour finir il le félicite, « de son orthodoxie, de son intention pieuse et de sa bonne influence sur les étudiants croyants » (3).

Pour se libérer de l'ombre que ces articles du métropolitain Antoine avaient jetée sur sa réputation de théologien, le Père Bulgakov écrivit, presque à contre cœur, une étude nouvelle, explicative de ses idées sur l'hypostase de la Sophia,

(1) Les paragraphes qui suivent et exposent les premières polémiques sont tributaires des deux lettres de défense du Père Bulgakov, publiées dans *O Sofii, Premudrosti Božiej* (A propos de la Sophia, Sagesse de Dieu, le décret du patriarcat de Moscou et les rapports du professeur archiprêtre Serge Bulgakov au métropolitain Euloge). Paris, YMCA-Press, 1935. Comme cet opuscule reviendra très souvent, on le désignera par *Sophia*.

(2) 4 septembre 1924, n° 1005.

(3) *Sophia*, p. 55.

destinée à un public spécialisé, *Ipostas i ipostasnost* (L'hypostase et l'« hypostasité ») (1). Les appréhensions des adversaires n'en furent pas calmées et l'archevêque Théophane de Kursk, résidant en Yougoslavie, exprima son mécontentement. Le Père Bulgakov lui écrivit une lettre à ce sujet (il en avait déjà écrit une autre antérieurement qui resta sans réponse) pour trouver une occasion de s'expliquer. L'Archevêque lui répondit d'une façon très évasive. Entre-temps chaque fois qu'il passait par Paris, le métropolite Antoine ne manquait pas de visiter l'Institut, et lors de son dernier passage en 1926 il lui consacrait une notice très élogieuse dans *Vozroždenie* du 30 avril.

Un an après, cependant, le 18-31 mars 1927, le Synode de Karlovcy envoyait une lettre au métropolite Euloge et y attirait son attention sur l'enseignement théologique moderniste de l'Institut, donné par des maîtres sans formation théologique sérieuse et à orthodoxie plutôt douteuse (2). Le Père Bulgakov se justifia dans un rapport au métropolite Euloge (3).

Bientôt après se produisit la rupture entre la hiérarchie de Karlovcy et le métropolite Euloge. Il ne parut donc plus de documents officiels émanant de Karlovcy, mais le hiéromoine Jean (Maximovič), actuellement évêque de Shanghai (4) examina et critiqua la Sophiologie du Père Bulgakov dans une série d'articles, parus dernièrement en volume séparé, *Učenie o sv. Sofii, přemudrosti Božiej* (La doctrine de la Sainte Sophia, Sagesse de Dieu) (5).

Le numéro 3 de *Cerkovnaja Žizn* (organe de Karlovcy)

1) *Mélanges P. B. Struve*, Prague, 1925.

(2) *Cerkovnyja Vědomosti*, 1927, n° 7-8, 15-28 avril. On peut en trouver des extraits dans Mgr d'HERBIGNY et A. DEUBNER, *Évêques russes en exil*. Rome, 1931, p. 147-149.

(3) Publié dernièrement dans *Sophia*, p. 54-64.

(4) Cfr *Irénikon*, 1935, XII, 186-187.

(5) *Voskresnoe Čtenie*, 1930.

de 1933 apportait un article assez violent du comte P. Grabbe, *Publičnoe ispovédanie eresi* (La profession publique d'hérésie) dénonçant, comme son titre l'indiquait, une tendance hérétique suffisamment manifeste pour provoquer une réaction de la part des autorités orthodoxes.

En 1934, ce fut l'archevêque Benjamin, devenu exarque du patriarcat de Moscou en Amérique du Nord, ancien doyen de l'Institut théologique de Paris et collègue du Père Bulgakov, qui se proposa de critiquer la Sophiologie dans une série d'articles, dont nous n'avons pu consulter que le premier (1).

Entretemps le Père Bulgakov continuait, par esprit de devoir théologique, d'envisager à la lumière de la Sophiologie quelques vérités de la foi orthodoxe. Paraissaient successivement : en 1927 *Kupina neopalimaja* (Le buisson ardent, le culte de la sainte Vierge), *Drug Ženicha* (L'Ami de l'époux, le culte du Précurseur) et, en 1929, *Lěstvica Iakovlja* (Des Anges), en 1931, *Ikona i ikonopočitanie* (L'icone et son culte) (2), en 1932, *l'Orthodoxie* (Paris, Alcan), traduit en anglais *The Orthodox Church* (Londres, Centenary Press) (3), en 1933 *Agnez Božij* (L'agneau de Dieu). De nombreux articles, tant en russe que dans d'autres langues, ont été aussi publiés en ces années (4).

II

Nous arrivons aux événements récents qui ont précipité le processus dont les principales étapes viennent d'être retracées. Le métropolite Serge de Moscou notifia au mé-

(1) *Sophianstvo*, dans *Pravoslavie*, 1934, n° 15, p. 10-14.

(2) Cfr *Irénikon*, 1934, XII, 270-292.

(3) Voir la bibliographie de ce fascicule, et *Irénikon*, 1935, XII, 202-203.

(4) Ceux que leur liste intéresserait, pourraient trouver la plupart des articles russes analysés dans *Irénikon*, et les autres renseignés dans *Sophia*, p. 21.

tropolite Éleuthère de Lithuanie l'ukase du patriarcat du 7 septembre 1935, n° 1651, qui condamnait avec motifs à l'appui, les doctrines de l'archiprêtre Bulgakov (1). Le concile de Karlovcy de son côté et indépendamment, dans sa séance du 17-30 octobre 1935, après avoir entendu le rapport de la commission chargée d'étudier les mêmes doctrines, les a condamnées (2) et a communiqué son verdict au métropolite Euloge avec une lettre explicative du métropolite Antoine (3).

Voici les conclusions *in extenso* des deux condamnations :

Cet examen [il s'agit du corps du rapport dont on parlera plus loin] fait ressortir avec suffisamment de clarté que l'enseignement de Bulgakov (4) : 1° de par l'intention, n'est pas « d'Église », ne veut pas tenir compte de l'enseignement et de la tradition de l'Église, alors que par endroits, c'est ouvertement qu'il adopte le point de vue d'hérésies condamnées conciliairement par l'Église ; 2° de par le contenu, introduit dans la compréhension des dogmes fondamentaux de la foi tant d'éléments originaux et personnels, qu'il rappelle le gnosticisme (condamné d'ailleurs par l'Église) plutôt que le christianisme, bien que cependant il fasse emploi (tout comme le gnosticisme) d'expressions et de concepts familiers aux chrétiens ; 3° de par les conclusions pratiques qui s'en peuvent déduire, est d'autant plus dangereux qu'il séduit plus vivement par l'apparente profondeur des idées et par le ton réfléchi et respectueux. En suggérant la possibilité de rejeter sur le Créateur la responsabilité de la chute, cet enseignement affaiblit dans l'homme la conscience du péché, c'est-à-dire qu'il ébranle le fondement même de la vie spirituelle. Et, en présentant à l'homme le salut sous l'aspect d'un certain processus cosmique et divin qui se déroule dans la nature créée et dans l'homme en particulier, cet enseignement donne libre accès à la corruption de la vie spirituelle.

(1) *Sophia*, p. 5-19.

(2) *Cerkovnaja Žizn*, 1936, n° 1, p. 1-15 ; nous désignons ce document par *K*.

(3) *Ibid.*, p. 15-16.

(4) On remarquera que le document appelle le Père Bulgakov, Bulgakov tout court. Ce manque de déférence pour la dignité sacerdotale paraît très étrange venant d'Orthodoxes, à moins évidemment que ce ne soit un hommage à sa célébrité, ce qui est plutôt douteux.

Nous avons décidé : I. de considérer l'enseignement du professeur archiprêtre S. N. Bulgakov comme étranger à la Sainte Église Orthodoxe du Christ, à cause des interprétations étranges et arbitraires (sophianiques) qui altèrent souvent les dogmes de la foi Orthodoxe, qui par endroits reproduisent ouvertement des doctrines hétérodoxes condamnées conciliairement par l'Église, et qui enfin peuvent donner lieu à des conclusions dangereuses même pour la vie spirituelle. Nous avons décidé en conséquence de prévenir les véritables serviteurs et enfants de l'Église qu'ils ne doivent pas se laisser séduire par cet enseignement.

II. D'inviter les éminentissimes ordinaires, les clercs et les laïcs qui eurent l'imprudence de s'être laissés séduire par l'enseignement de Bulgakov et d'avoir suivi ses traces dans leur enseignement, dans des ouvrages manuscrits ou imprimés, à corriger les erreurs admises et à rester inébranlablement fidèles à « l'enseignement raisonnable ».

III. De ne pas se prononcer pour le moment au sujet du dit S. N. Bulgakov qui n'est pas en communion avec l'Église Orthodoxe du Patriarcat de Moscou ; mais plus tard, au cas où la question se poserait de recevoir le prof. Bulgakov dans notre communion, de poser comme condition de ce retour et aussi du relèvement de la suspense, une répudiation écrite de l'interprétation sophianique des dogmes de la foi et de ses autres erreurs dogmatiques, ainsi qu'une promesse écrite d'un inébranlable attachement à l'enseignement de l'Église Orthodoxe.

Le Concile (de Karlovcy) ayant entendu le rapport de la commission chargée d'examiner les doctrines sophiologiques du Père Bulgakov, a décidé :

1) De reconnaître pour hérétique la doctrine de l'archiprêtre Serge Bulgakov sur la Sophia, Sagesse de Dieu.

2) De communiquer cette définition du Concile au métropolite Euloge en le priant de faire des monitions à l'archiprêtre Bulgakov pour l'inciter à désavouer publiquement sa doctrine hérétique de la Sophia, et d'informer le Synode de l'Église russe orthodoxe à l'étranger des événements subséquents.

3) D'informer les chefs de toutes les Églises autocéphales de la condamnation de l'hérésie sophianique par le Concile, dans le cas où l'archiprêtre Bulgakov ne s'amenderait pas.

4) De charger le Synode des évêques de poursuivre la lutte contre l'hérésie sophianique de l'archiprêtre Bulgakov et contre d'autres erreurs semblables.

5) De charger l'éminent Tichon de Berlin, l'éminent Jean de Shangaï, l'éminent Dimitri de Chajlar et le membre du Concile panrusse, le comte Paul Michailovič Grabbe, de la réfutation ultérieure des doctrines erronées de l'archiprêtre Bulgakov.

6) De remercier l'éminentissime Seraphim, archevêque de Boguary, pour son travail précieux et utile à examiner et réfuter les erreurs de l'archiprêtre Bulgakov.

On remarquera surtout la différence de gravité de la censure. Le métropolite Serge déclare ces doctrines étrangères à l'Orthodoxie, tandis que le document Karlovkien les qualifie d'hérétiques. Nous reviendrons plus tard sur les dangers ascétiques contre lesquels les fidèles sont mis en garde.

De part et d'autre, l'intervention catégorique est justifiée par le même argument. C'est le danger de scandale pour les fidèles orthodoxes et les hétérodoxes, à cause de l'autorité que le Père Bulgakov possède comme prêtre, professeur de théologie et doyen de l'unique faculté théologique orthodoxe en Europe occidentale, bien qu'à d'autres endroits de ses ouvrages il expose la véritable foi orthodoxe et qu'il affirme ne pas enseigner la Sophiologie à ses auditeurs de l'Institut. Son attitude mérite de sévères censures. Garder davantage le silence à son égard serait prêter à croire qu'il ne sort pas des limites « dans lesquelles de nouvelles idées et interprétations sont admissibles » parce que le théologien orthodoxe est libre dans ses spéculations, mais seulement pour autant qu'il désire *sentire cum Ecclesia*.

Le métropolite Antoine, à qui nous empruntons ces expressions, ajoute dans sa lettre un autre motif : malgré les avertissements de 1927, le Père Bulgakov a continué de développer ses idées théologiques, comme on l'a vu plus haut. En ce faisant, il donne une preuve d'obstination qui mérite aussi une sanction. Nous apprenons que tout dernièrement (le 27 décembre) le métropolite Serge de Moscou

a émis une nouvelle condamnation contre le Père Bulgakov qui n'apporte selon le professeur Timašev, rien de nouveau au débat ; il s'agit cette fois spécialement de la théorie kénotique que nous exposerons plus bas brièvement (1).

Aux documents non officiels, mais d'allure théologique, que la Sophiologie a suscités et qu'on a déjà cités, il faut ajouter maintenant l'ouvrage, dont la commission théologique du concile de Karlovcy s'est amplement servi dans son rapport, *Novoe učenie o Sofii premudrosti božiej* (La nouvelle doctrine sur la Sophia, la Sagesse de Dieu) de l'archevêque Séraphim (Sobolev) de Bogučary, administrateur des paroisses russes de Bulgarie, Sofia, 1935 ; in-8, 525 p., paru récemment (2).

Il faut nous arrêter plus longuement sur ce gros volume à cause de l'autorité hiérarchique de son auteur et de la valeur théologique que lui attribue le parti de Karlovcy. Ainsi selon le métropolitaine Antoine, l'auteur y « anéantit définitivement les astuces de l'ennemi nouveau — mais peut-être pas tout à fait conscient — de notre foi, l'archiprêtre S. N. Bulgakov, qui a inventé une nouvelle doctrine sur la sagesse de Dieu, et qui la sert au lecteur orthodoxe » (3); et ceci en posant nettement à l'auteur des questions qui demandent des réponses précises, méthode seule efficace pour réfuter les hérétiques. L'acculement du Père Bulgakov ne semble pas toujours efficace. Ainsi, — exemple d'une grande importance, comme on le verra plus loin — quand l'Archevêque veut opposer la théodicée de Grégoire Palamas à celle du Père Bulgakov, on ne garde pas moins fortement l'impression de leur intime affinité (p. 263-277). Nous avons lu avec plus d'intérêt les chapitres qui prouvent la faiblesse des arguments iconologiques en faveur de la Sophiologie (p. 124-144). Quant aux arguments *ex Patribus*, leur force ne dépasse pas celle

(1) Cfr *Orient und Occident*, 1936, mars, p. 30. On trouve dans le même fascicule la traduction allemande du premier ukase du métropolitaine Serge, de la réponse du P. B., un peu abrégée, et de l'article de N. Berdjajev, *Duch velikago inkvizitora* (L'esprit du Grand Inquisiteur), *Put*, 1935, n° 49, 72-82 ; Cfr *Ivénikon*, 1936, XIII, 110-111.

(2) Notons le curieux détail que l'ouvrage n'a pas été communiqué au P. B. Voir l'article du prof. Timašev, qui sera cité.

(3) *Cerkovnaia Žizn*, 1935, n° 11-12, p. 184.

des manuels les plus médiocres. Toute assertion des Pères est parole d'évangile pour l'auteur, car ils étaient inspirés comme les Apôtres (p. 5). Il faut rendre hommage à Mgr Séraphim, de la patience avec laquelle il a tâché de réfuter, les doctrines des Pères Florenskij et Bulgakov ; mais ce zèle l'a-t-il aidé à saisir la *problématique* de la Sophia qui est la première en cause ? Nous indiquons le livre par les sigles A. S.

Les censures de la Sophiologie, plus ou moins sereines quand elles venaient de la part de théologiens, se sont envenimées de passion et ont pris des accents démagogiques lorsqu'elles sont descendues dans les journaux et le grand public. Le *Cariskij Věstnik* du 22 décembre 1935 intitulait un article *Le travail des Sophianistes à Paris* et y présentait l'Institut théologique comme un nid d'hérésies (1). Cela a permis, et à bon droit, à un homme aussi judicieux et pondéré que le professeur N. Timašev d'écrire : « Pour quelques-uns de ceux qui prennent part à la discussion (à propos de la Sophiologie), de tout évidence il est moins important d'élucider un problème théologique difficile que de porter un coup au représentant d'une juridiction « étrangère » et par là à toute la juridiction » (2). L'« affaire sophiologique » pourrait devenir une semence de zizanie dans la paix relative de l'Orthodoxie russe de l'émigration et faire éclore une « hérésiomanie ».

(1) Organe monarchiste publié à Belgrade, dont les lecteurs se rappellent peut-être le rôle malheureux en 1934 pendant les tentatives de réconciliation des hiérarchies ; voir *Chronique* 1935, p. 74.

(2) *De la liberté de la pensée théologique*, *Vozroždenie*, 7 mars 1936. Nous avons souvent l'occasion de citer cet article dans la suite avec le sigle T.

Au dernier moment *Vozroždenie* du 16 avril annonce la parution à Paris du premier numéro d'un nouveau journal *Na stražě Pravoslavlja* (La sentinelle de l'Orthodoxie) qui a reçu la bénédiction de l'archevêque Séraphim d'Europe occidentale. Ce fascicule contient les documents de la hiérarchie karlovcienne que nous avons déjà cités.

* * *

Passons maintenant aux réactions de la partie adverse. Invité par son chef hiérarchique, le métropolite Euloge, l'archiprêtre S. Bulgakov a écrit une réponse à la première condamnation de Moscou (1). Pour commencer, il déclare avoir l'habitude de laisser sans réponse les attaques qui lui viennent de certains milieux ; s'il y déroge maintenant, comme il l'avait déjà fait une fois en 1927 (2), c'est parce qu'il est poussé en plus de son devoir d'obéissance, par l'accusation d'infidélité à l'Orthodoxie, accusation lancée à la face de ses auditeurs, les étudiants de l'Institut théologique, de ses paroissiens, de toutes les Églises orthodoxes, et enfin à la face de tout le monde chrétien, avec lequel il a de nombreuses relations œcuméniques. Ne sont-ce pas exactement les mêmes raisons qui ont déterminé les autorités hiérarchiques à intervenir pour arrêter le scandale qu'il y avait justement à laisser aller les choses sans intervention ? Nous donnons *in extenso* les conclusions de cette réponse :

1. Le rapport du métropolite Serge à son synode pour la condamnation de mon enseignement sur la Sophia ne s'appuie pas, de toute évidence, sur une connaissance complète de mes ouvrages mêmes, mais sur les extraits qui lui ont été communiqués. Moi-même je n'ai pas été prévenu du jugement en cours qui, lui-même, n'avait pas été précédé du jugement de théologiens compétents. Mes pensées sont exposées dans le rapport du métropolite Serge avec tant d'imprécision et de lacunes que je ne puis pas regarder ce rapport comme suffisant pour pouvoir les juger. Du reste les condamnations du métropolite Serge portent moins sur les points centraux de ma doctrine que sur des parties secondaires, qui, parfois, ne leur sont aucunement liées. Le rapport se rapproche de la polémique théologique, où d'ailleurs les opinions théologiques personnelles

(1) *Sophia*, p. 20-53.

(2) Ce rapport mentionné plus haut, est publié dans le même opuscule, p. 53-65.

du métropolite Serge n'apparaissent pas toujours comme indiscutables du point de vue de l'Orthodoxie.

2. Pour répondre à cette qualification de « pagano-agnostique » appliquée par le métropolite Serge à ma vision du monde, je déclare hautement qu'en tant que prêtre orthodoxe je confesse tous les véritables dogmes de l'Orthodoxie. Ma Sophiologie ne concerne pas le contenu de ces dogmes mais, simplement, leur interprétation théologique. Elle se trouve exprimer ma propre conviction théologique que jamais je n'ai haussée, ni ne hausse, à l'état de dogme de l'Église, universellement obligatoire. Je me considère en droit d'avoir, en tant que théologien, mes propres idées d'ordre théologique, sans chercher à les imposer à quiconque, tant que l'Esprit de Dieu n'aura pas exprimé son jugement. L'histoire de l'Église a toujours connu la diversité d'écoles et d'opinions théologiques (qu'il suffise de rappeler les écoles d'Alexandrie et d'Antioche) et, sans la liberté de la spéculation théologique dans les limites du dogme, la théologie, ne vit pas. La Sophiologie est jusqu'à présent une doctrine, pour le moins tolérable, dans l'Église Orthodoxe russe (Florenskij, VI. Solovjev, moi-même dans l'ouvrage *La lumière indéfectible* en 1917).

3. Un exposé authentique de ma doctrine sophiologique, appliqué à différentes questions dogmatiques particulières, se trouve dans la série de mes ouvrages qui commence en 1917 (*La lumière indéfectible*) et particulièrement dans les ouvrages sur le culte orthodoxe de la Mère de Dieu, de S. Jean le Précurseur, sur les SS. Anges, sur les icones et leur vénération, et dans cette vaste étude sur le théandriste dont a paru le premier volume christologique *L'Agneau de Dieu*, et dont le second *Le Consolateur*, est sous presse. Mon enseignement n'a jamais contenu ni ne contient, de « quatrième hypostase » de la Sainte Trinité, mais il s'intéresse surtout à la relation de Dieu avec le monde. Il n'a non plus aucun rapport avec une gnose païenne qu'on m'attribue ; il s'inspire par contre de la manière orthodoxe et russe de vénérer la Sophia, la Sagesse de Dieu, vénération qui s'exprime dans l'architecture sacrée, la liturgie, l'iconographie ; mon enseignement essaye d'expliquer théologiquement cette vénération.

4. L'acte même de condamnation de mon enseignement, en tant qu'il a été fait par le métropolite Serge en dehors et sans l'avis commun de l'Église, ne cadre pas avec l'esprit conciliaire orthodoxe, mais est caractérisé par une prétention catholique à l'infaillibilité

hiérarchique *ex sese* dans les questions de foi. Ne connaissant pas un tel organe extérieur d'infaillibilité dogmatique, l'Église Orthodoxe émet sa sentence dogmatique sous l'action de l'Esprit-Saint, en suivant des chemins variés, sans s'écarter jamais de la voie conciliaire. Les arrêts s'élaborent parfois lentement et dans la tempête (disputes christologiques), et s'achèvent par une solennelle définition de foi dans un concile œcuménique ou local, laquelle sera acceptée par l'Église comme parole de vérité (parfois aussi rejetée : les faux conciles) ou qui sera reçu *tacito consensu* de par la vie même de l'Église. Dans le cas présent, en ce qui regarde ma doctrine, aucun examen théologique convenable n'a même été commencé ; mais il doit se faire sans la violence d'un jugement prématuré. Ma doctrine ne vise pas les dogmes, mais des opinions théologiques ; elle reste simple doctrine. En pareil cas l'Orthodoxie, d'accord avec son esprit et ses fondements dogmatiques, autorise une liberté de penser correspondante ; la violer et l'amoinrir, c'est menacer la vie de l'Église Orthodoxe et atteindre les intérêts vitaux de tous les théologiens, indépendamment de leurs opinions théologiques.

Une autre réponse appropriée sera donnée à la condamnation du concile de Karlovcy.

La plupart des milieux intellectuels de l'émigration ont pris la défense du Père Bulgakov (voici les écrits qui nous sont connus : N. BERDJAËV, *L'esprit du Grand Inquisiteur*, déjà cité ; G. FEDOTOV, *A propos des discussions théologiques actuelles* ; J. LAGOVSKIJ, *L'expérience dogmatique et les schèmes dogmatiques* ; VLADIMIR ILJIN, *La Sophia, sagesse de Dieu* (1) ; ou bien ont exprimé de la modération et le désir de voir étudier sérieusement les doctrines, tel l'article de N. S. Timašev déjà cité et un opuscule édité par les éditions du bulletin *za Cerkov* (Berlin), qui sont dirigées par l'higoumène Jean (Šachovskoj), *Conversation de sept Orthodoxes au sujet de la Sophia*.

L'auteur anonyme n'entend pas faire de la polémique théolo-

(1) *Veštnik R. S. Ch. D.* (Messager du Mouvement chrétien des étudiants russes) 1935, n° 12-1936, n° 1-2, 19-21 ; *ibid.*, 25-37 ; *Vozroždenie*, 7 décembre 1935. Nous les désignerons par les sigles F., L. et I.

gique ; il met dans la bouche de sept Orthodoxes la conviction de leur cœur « qu'ils échangent dans une conversation » pacifique. Les interlocuteurs 5, 6 et 7 sont les plus prolixes, surtout le septième qui tient le milieu entre les détractations démagogiques dont 5 est le partisan, et l'enthousiasme sans réserve de 6 ; 7 exprime des réserves sur l'*inspiration* théologique du P. Bulgakov, mais désire ardemment que ses doctrines soient soumises à la discussion. Nous reprendrons certaines de ses idées plus loin. Notons que l'opuscule n'est destiné qu'aux personnes compétentes et *théologiquement* intéressées. Nous le désignerons par le sigle 7.

Nous terminons ici, n'ayant plus d'autres renseignements, l'exposé des faits qui ont préparé et accompagné les condamnations de Moscou et de Karlovcy.

III

Afin de faire ressortir les problèmes théologiques que pose l'« affaire sophiologique », il nous faut voir maintenant *per summa capita* la Sophiologie du Père Bulgakov telle qu'elle est le plus amplement exposée dans son dernier volume *Agnez Božij* (objet par excellence des censures) (1), et ensuite les principaux chefs de la controverse qui en est née.

Il est bien difficile de résumer la Sophiologie, parce que pour ce faire il faut l'avoir pénétrée jusqu'à « la séparation de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moëllles ». Qui pourrait s'en flatter ? Seuls quelques initiés : V. Zènkovskij, V. Iljin... « Je ne le crois même pas » (2).

Mais c'est permis d'en entreprendre une analyse, puisque le Père Bulgakov ne vise pas au soliloque et voudrait, bien au contraire, en enrichir le trésor commun (Sobornyj)

(1) Le titre complet de l'ouvrage est *Agnez božij, o Bogočelověčestvé*, partie I (L'Agneau de Dieu. Du théandrisme). Paris, YMCA-Press, 1933 ; in-8, 473 p. Son sigle sera *A, B*. Nous en utiliserons surtout les chapitres I et II, p. 112-169.

(2) 7, p. 7.

de l'Orthodoxie. Lui-même d'ailleurs nous y aidera en disant que les spéculations sophiologiques ont pour but d'établir les véritables relations entre le Créateur et la créature, ce qu'il est impossible de faire sans elles (1). Ici une parenthèse s'impose : nous croyons reconnaître dans cette préoccupation fondamentale de toute la carrière intellectuelle du Père Bulgakov, une survivance du marxisme qui, entre autres choses, reproche au christianisme de déprécier la création, le monde visible et la destinée terrestre de l'homme. Le Père Bulgakov oppose à l'androthéisme le théandrisme. En écrivant cela, nous sommes bien loin de vouloir en tirer parti contre la Sophiologie bulgakovienne et de n'en pas estimer la valeur problématique, que l'origine psychologiquement marxiste ne diminue aucunement.

La Sophia incréée est le monde préexistant concrètement (et pas seulement idéalement en Dieu), vivant d'une vie divine mais non hypostasiée ; elle est la substance de Dieu (*θεός*, et non pas *ὁ θεός*), Dieu est Sophia mais Sophia n'est pas Dieu (*A. B.*, p. 125). Elle est principe et fin de la Sophia créée, de ce même monde qui sort de Dieu et prend un mode d'existence créée — nier la possibilité pour Dieu de le faire, c'est le soumettre à la détermination des principes rationnels, — en se plongeant dans le devenir, pour être ramené graduellement par une divinisation progressive à son état divin définitif, quand « Dieu sera tout en tous ».

Quels sont les corollaires de la doctrine ? En théodicée, elle permettrait de sortir de ce que le Père Bulgakov appelle l'antinomie de la création, qui placerait en Dieu immuable par nature, un changement.

Dans la vie interne de Dieu, Sophia constitue un objet d'amour (2) tout en n'étant pas une hypostase dans le sens propre du mot mais seulement « hypostasité », et ainsi,

(1) La théologie catholique y aurait échoué dans la tentative du molinisme (*A. B.*, p. 182).

(2) *I.*

elle enlève à Dieu l'égoïsme qu'une théodicée rationnelle lui attribue. La création elle-même est, à cause de la Sophia, nécessaire à Dieu par une nécessité d'amour (*A. B.*, p. 152), elle est enracinée en lui de manière à ne plus être annihilable (*ibid.*, p. 183). Elle est, d'une certaine façon, divine. On croit communément qu'entre Créateur et créature *tertium non datur*, or la Sophiologie affirme que *tertium datur* ; cette position est opposée au dualisme (Créateur-créature) et au transcendentalisme absolu, elle est un monodualisme, un *théandrisme*.

L'homme étant au centre de la création, de la Sophia créée, est aussi au centre de la Sophia incréée, qui peut être appelée l'humanité éternelle de Dieu. La seconde personne de la Trinité, le Logos possède les relations les plus immédiates avec la Sophia et est l'Homme-Dieu éternel, l'Homme céleste (1).

Nous abordons maintenant les idées contenues dans *Agnes Božij* (2). On aperçoit les conséquences de la Sophiologie pour l'Incarnation, qui est simplement la réalisation dans le temps (et nécessaire de nécessité d'amour comme tout ce qui concerne le créé) de ce qui existe déjà en Dieu, l'achèvement, le couronnement de la divinisation cosmique. L'incarnation n'est donc pas un hasard, un caprice de la toute puissance divine, une violence faite à la nature humaine et à toute la création. Elle a son fondement ontologique dans la Sophia. Le Père Bulgakov croit découvrir chez Apollinaire de Laodicée, malgré sa faillite théologique, le souci du problématisme

(1) Ceci expliquerait, au dire du P. B., pourquoi le Logos est appelé la Sophia, la Sagesse de Dieu. Il nous est impossible d'entrer dans les détails des relations de la Sophia avec les deux autres personnes divines (cfr *A. B.*, p. 130-140).

(2) Les limites de cette chronique nous obligent de laisser de côté les applications de la Sophiologie que le P. B. a faite dans ses livres sur le culte de la Vierge, du Précurseur, des anges. Quant au culte de l'icône, on pourra en trouver l'explication sophiologique dans l'article *Un idéal de l'icône, Irénikon*, 1934, XI, 270-292. Dans ce qui suit nous nous référerons principalement à *A. B.*

de l'incarnation, le désir de lui trouver une explication *ontologique* à la place d'un *Deus ex machina*.

A la lumière de la Sophiologie, le Père Bulgakov croit pouvoir aller de l'avant dans la pénétration du problème christologique et donner le « oui » de Chalcédoine, l'explication positive de l'union des deux natures dans l'unique personne du Verbe, qui n'aurait donné lieu, depuis le malheureux *ἐνωσιστατον* aristotélien de Léonce de Byzance, qu'à des redites stériles.

Il se sert à cette fin d'une philosophie concrète et spirituelle au lieu de l'aristotélisme abstrait et matériel, laquelle ne peut séparer l'hypostase de la nature, et aussi du problématisme de l'école kénotique ; il croit pouvoir ainsi renouveler une théologie engourdie depuis quatorze siècles.

En premier lieu, l'anthropologie trichotomique bulgakovienne, qui semble-t-il attribue à l'esprit humain une origine physiquement divine, explique comment le Logos, sans violenter ni altérer la nature humaine (*Sophia* créée) mais au contraire en la complétant, vient occuper la place de l'esprit humain dans la nature humaine du Christ et l'hypostasier. Ensuite il aborde le « pont aux ânes » de la christologie : les relations entre les deux natures dans l'unique personne, la *communicatio idiomatum*, lesquelles trouveraient dans la théologie commune une analyse incomplète et unilatérale et en définitive, contraire au dogme de Chalcédoine ; en effet, tout dans le Christ doit être, suivant Chalcédoine, théandrique ; il n'est jamais purement homme ni purement Dieu (affirmer le contraire est être nestorien) mais toujours Dieu-homme. Pour que cela puisse être ainsi la Divinité (la *Sophia*) doit abandonner son *mode* divin d'existence (ce qui est possible, selon les principes fondamentaux de la Sophiologie exposés plus haut). C'est alors seulement que le récit évangélique obtient tout son réalisme et que l'ignorance, les tentations, les souffrances du Christ, ne sont pas des apparences et n'appartiennent pas à une humanité docétique. L'école kénotique a vu juste le *problème* mais elle a abouti à une contradiction : Dieu perdant la divinité ; la Sophiologie avec son *tertium datur* permet au Père Bulgakov d'éviter cette erreur avec subtilité (1). La contrepartie de la kénose est la thèse, qui s'étend aussi sur les deux natures, la nature divine revenant à son mode divin d'exister.

Le Père Bulgakov finit son volume par des considérations beau-

(1) Sur l'école kénotique des renseignements peuvent être trouvés dans le *Dict. th. cath.* VIII, 2340 suiv.

coup moins « révolutionnaires » sur les trois ministères du Christ. On y rencontre de très belles pensées, auxquelles nous ne pouvons nous arrêter parce qu'elles n'interviennent pas dans le débat.

Disons avant de finir quelques mots du résumé que le Père Bulgakov a eu la bonté de nous envoyer, de la seconde partie de son traité du théandrisme, *Le Consolateur*, qui doit paraître incessamment à l'YMCA-Press, de Paris. Dans cet ouvrage, l'auteur essaie de développer, à la lumière de la Sophiologie encore, la doctrine de l'Esprit trop peu travaillée à l'époque patristique. Selon le principe sophiologique, les relations des hypostases dans la Trinité ne devraient pas être envisagées sous l'angle de l'*origine*, mais de la *manifestation*. Ce serait la vraie explication du *Filioque*, parce que le Fils et l'Esprit sont intimement unis, comme révélation du Père, dans la vie divine (Sophia increée), dans la création (Sophia créée) et dans le théandrisme. L'Esprit subit aussi une kénose en tant qu'il « patiente et se limite dans l'action conformément à la mesure de la capacité de la créature » ; il se révélera au second avènement non dans une incarnation hypostatique mais à travers la personne glorifiée de la Vierge. Le volume finit par un épilogue-prologue sur le Père qui est le principe transcendant se révélant dans les hypostases du Fils et de l'Esprit et dans la création, et résumant ainsi la transcendance-immanence du théandrisme.

IV

Nous reparlerons plus tard des thèses sophiologiques : tout lecteur catholique éprouvera à leur première lecture, sans devoir en être averti, de l'étonnement et même du malaise.

Il faut, maintenant que l'objet même de la discussion théologique est quelque peu connu, passer à l'exposition des arguments des deux parties. Pour ce faire, le schème des condamnations pourra servir de plan et de trame.

Envisageons ceux des adversaires.

1) D'abord quant à l'*intention* du Père Bulgakov.

Étant un intellectuel russe converti, il regarde la Tradition orthodoxe de haut et la considère comme périmée ; il veut faire œuvre nouvelle et rompre avec la théologie

traditionnelle et même avec l'Orthodoxie (1). Son audace d'intellectuel lui inspire la prétention orgueilleuse de comparer son œuvre théologique, celle de l'Institut de Paris en général, à l'œuvre des prophètes juifs pendant la captivité de Babylone et à celle de Serge de Radonež au XIV^e siècle, lequel le condamnerait certainement encore plus sévèrement que le Concile (2). La Tradition orthodoxe qu'il prétend élaborer dans ses écrits est une fausse tradition ou bien une tradition qu'il faut comprendre dans un sens sophianique aussi (3).

2) Quant à sa *méthode* :

a) Il est un rationaliste curieux, ressemblant en cela aux anciens gnostiques (4).

L'archevêque Séraphim reproche au Père Bulgakov d'adopter une attitude rationaliste, « nous avons en vue non le rationalisme sain, mais celui qui est la source de l'incroyance et l'incroyance elle-même » (5), et de traiter la théologie comme toute autre science.

Même son de cloche chez l'auteur de l'opuscule 7 : « Le Père Serge envisage ses travaux théologiques comme tout savant probe ses recherches en botanique, chimie, économie... Il reste dans son labeur théologique un honnête philosophe-économiste (je le souligne). Ses travaux ont le pathos de la pensée scientifique... Raisonner selon les éléments de ce monde, parce qu'on s'est laissé subjugué par la « philosophie », et ne pas le faire selon le Christ (Col. II, 8) — voilà une tentation très subtile de la pensée théologique » (6).

Le Père Bulgakov arrive ainsi à franchir les limites de

(1) *Sophia*, p. 6.

(2) *K.* p. 14 (cfr *Irénikon*, 1935, XII, 286).

(3) *Ibid.*

(4) *Sophia*, p. 6.

(5) *Op. cit.*, p. 404.

(6) p. 9 et 21.

l'apophatisme orthodoxe. Vouloir dire le « oui » de Chalcedoine est une prétention que les Pères n'ont pas eue parce que l'Écriture ne le leur permettait pas (1). Le fait de se rendre compte des dangers du rationalisme scolastique n'a pas empêché le Père Bulgakov, à cause de sa méconnaissance de l'apophatisme, de tomber dans le rationalisme gnostique (2). Le Concile de Karlovcy exprime la même idée, tout en employant des termes plus « juridiques », quand il reproche au théologien d'aller chercher ses arguments dans la philosophie païenne et la Kabbale juive, et de dépasser les limites de la liberté légitime. Pratiquement le rationalisme bulgakovien s'exprimerait le plus souvent en maltraitant les Pères, qui sont considérés par le groupe de Karlovcy comme la plus grande autorité de l'Orthodoxie.

Quelle est donc l'attitude vraie du théologien orthodoxe ? Elle est de traiter la Révélation divine d'une autre façon que les matières profanes. « La Révélation du Père céleste ne peut être abaissée au niveau d'un objet de curiosité ordinaire... Pour les fidèles elle est une chose sainte dont on ne peut s'approcher qu'après s'être déchaussé (Exode, III, 5) s'étant purifié non seulement du péché mais de toute image sensible et matérielle (les ténèbres inaccessibles de la vision) » (3). Ou encore « on ne peut pas considérer les vérités révélées comme des problèmes scientifiques, que l'homme pose lui-même et résoud lui-même encore. Les vérités révélées nous sont données par Dieu et nous les recevons et expliquons correctement seulement avec l'aide du Saint-Esprit ». Une vie sainte et la pureté du cœur « sont nécessaires au théologien » (4). « Le Père Bulgakov a dit, un jour, « mon but est d'unir l'autel au cabinet de travail du savant »... L'Église, me semble-t-il, aurait dit :

(1) *A. S.*, p. 391.

(2) 7., p. 10.

(3) *Sophia*, p. 6.

(4) *A. S.*, p. 443 et 19.

il est bon d'unir la pensée « naturelle » et honnête de l'homme... à la nef du temple ». Platon a bien figuré dans les temples chrétiens mais seulement à leur entrée (1).

b) Le rationalisme théologique du Père Bulgakov, opposé à la théologie orthodoxe à base ascétique et respectueuse du mystère, le conduit, comme il l'a fait pour les gnostiques des premiers siècles chrétiens, à une débauche d'imagination, la raison ne trouvant plus suffisamment de matière à ses spéculations (2). « La Sophiologie du Père Serge (en cela le métropolite Serge a parfaitement raison, bien que ce ne soit pas lui qui l'ait vu le premier) est une sorte de poème personnel et humain, poème qui ne manque pas de grandiose origéniste... mais inutile à l'Orthodoxie aussi bien dans son ensemble que dans ses détails tant comme système, que comme expression d'un certain esprit » (3).

Au sens de Karlovcy, le Père Bulgakov fait preuve d'un subjectivisme et d'un arbitraire, inadmissible chez un Orthodoxe, chez un théologien surtout, et arrive à édifier « des fantaisies... qui n'ont rien de commun avec le christianisme historique » (4). Le métropolite Antoine s'exprime ainsi : « Tout y est écrit d'une façon si vague et si désordonnée que les livres de Bulgakov font penser à la terrière d'un blaireau ; celui-ci en s'édifiant un gîte, a surtout le souci de le pourvoir d'une issue cachée pour se rendre inattaquable par les ennemis » (5). Ailleurs il a traité le système bulgakovien de fantasmagorie (6), et le comte P. Grabbe le qualifie « d'incontinence verbale » (7).

c) Dans son « poème théologique », à l'exemple des an-

(1) 7, p. 21.

(2) *Sophia*, p. 7.

(3) 7, p. 9.

(4) p. 10.

(5) *Cerkovnaja Žizn*, 1935, n° 10-11, p. 184.

(6) Cité chez l'arch. Benjamin, *art. cit.*

(7) *Art. cit.*, p. 44.

ciens gnostiques, le Père Bulgakov emploie des termes et des concepts orthodoxes mais en leur donnant une signification bien différente (1). C'est là le danger principal de son œuvre pour des lecteurs peu avertis de théologie, comme aussi de son style d'une élévation et d'une piété captivantes.

3) Quant à la *doctrine*.

a) *Générale* :

La Sophiologie est gnostique d'inspiration parce qu'elle spéculé sur les intermédiaires entre le Créateur et la créature.

« Le principe même (Sophia) n'est pas ecclésiastique et le système qui le prend pour fondement est à ce point indépendant qu'il peut soit remplacer la doctrine de l'Église, soit lui céder le pas, mais il ne peut pas s'accorder avec elle » (2). Le concile de Karlovcy affirme que la doctrine n'a pas de base suffisante dans la Parole de Dieu et dans les œuvres des Pères et que toutes les tentatives de leur auteur pour leur donner ce fondement sont vaines. « Tous ces « principes de la sophianité » sont si obscurs qu'il est trop difficile de les comprendre nettement, mais il est positivement impossible de les lier à notre doctrine chrétienne » (3). La doctrine est *neuve*, le Père Bulgakov ne s'en cache pas et en fait une de ses prétentions théologiques. Le comte P. Grabbe ajoute : « Le Père Bulgakov est sans doute un spécialiste pour inventer des dogmes nouveaux » (4). Sa doctrine est une hérésie renouvelant Eunomius.

(1) *Sophia*, p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 6.

(3) *K.*, p. 8.

(4) *Art. cit.*, p. 42. En attendant un travail plus approfondi et détaillé sur la Sophia, que le professeur N. Arsenjev serait en train de composer, citons son jugement général, motivé en grande partie par l'article déjà cité de V. N. Iljin : « Dans cette supersubtile Sophiologie, on ne trouve plus de vraie « concentration » évangélique, car elle met en scène d'autres êtres intermédiaires fort importants et qu'on peut à peine distinguer

b) *Points particuliers :*

Le document de Karlovcy énumère alors, avec de multiples références à l'appui, tirées surtout de l'étude de l'archevêque Séraphim, les points où la doctrine sophiologique contredit la vérité orthodoxe. Dans l'impossibilité de les énumérer tous, nous voulons en retenir trois particulièrement caractéristiques. La Sophiologie contredirait les définitions des conciles de Constantinople de 1347 et 1351, qui canonisaient les doctrines palamites, et celles du patriarche Germanos de Constantinople et du Saint-Synode russe en 1913, condamnant les doctrines onomatodoxes (identification du nom de Dieu avec Dieu lui-même) d'une partie des moines athonites d'alors. Nous reviendrons sur ces points là plus tard. La troisième accusation d'hérésie à retenir ici, concerne les spéculations du Père Bulgakov sur l'Ascension, basées sur des distinctions de corporalités ; elle paraît, en effet, assez pertinente et sérieusement étayée (1).

Le document moscovite, dont l'information n'est pas très étendue ni de première main, selon son aveu et de toute évidence, affirme l'opposition des doctrines sophiologiques à des points définis de foi orthodoxe, sans toutefois les énumérer. Il préfère dans son argumentation en développer d'autres où la contradiction n'est pas aussi flagrante et pourrait donc induire en erreur le lecteur par leur terminologie traditionnelle. Il expose les déviations dans le dogme trinitaire, l'incarnation, la rédemption, l'anthropologie.

du Christ. On n'y trouve pas non plus de pleine catholicité, car l'enseignement de la tradition catholique de l'ancienne Église n'est plus regardé comme obligatoire dans les questions importantes concernant la foi » (*Evangelische Katholizität in der Ostkirche. Eine Heilige Kirche. Sonderheft vom Fortschritt der evangelischen Katholizität*, 1936, janv.-fév.)

(1) On pourra voir à ce sujet l'analyse de l'article *Le dogme eucharistique*, dans *Ivénikon*, 1930, VII, 461-463.

4) Quant aux *conséquences pratiques*.

On a vu que le métropolite Serge insiste dans ses conclusions sur les dangers que la doctrine du Père Bulgakov apporte à la vie spirituelle par son allure cosmique en affaiblissant dans l'homme la conscience de son état de pécheur (1). Ce point de vue est fortement souligné dans l'opuscule 7, dont on connaît déjà l'allure ascétique. La Sophiologie semble ignorer le mystère de mort dans le christianisme et vouloir combler, dans son optimisme, l'abîme entre Dieu et la créature pécheresse. Le comte P. Grabbe pense de même (2).

* * *

Voyons maintenant les réponses de la partie adverse aux points incriminés. Qu'on se rapporte d'abord aux conclusions du rapport du Père Bulgakov.

Nous ne ferons que les commenter en nous servant du corps de ce rapport, du rapport de 1927 et des publications déjà citées qui ont pris la défense de son auteur.

La réponse au document de Karlovcy nous est malheureusement inconnue.

Le Père Bulgakov rejette violemment l'accusation qui voudrait faire de lui un intellectuel irrespectueux de la Tradition orthodoxe et novateur. Elle l'a touché au vif dans sa dignité d'Orthodoxe et de théologien et l'a déterminé, conjointement au devoir d'obéissance à la demande d'explication du métropolite Euloge, de sortir du silence dont il a l'habitude d'entourer les insinuations venant de certains milieux de l'émigration russe. Le patriarche Tichon, tout en connaissant ses convictions théologiques, lui a toujours

(1) Il est intéressant de noter que le professeur F. Lieb a fait un reproche analogue à la « théologie de Paris » au cours du séminaire œcuménique de Genève en 1934. Cfr *Irénikon*, 1935, XI, 296.

(2) p. 12 et 15 et *art. cit.*, p. 42.

prouvé une parfaite confiance, d'autres membres de la hiérarchie ont fait de même et l'actuel métropolite Antoine en personne, étant rapporteur au conseil de l'Académie ecclésiastique de Moscou, a jugé digne de la maîtrise en théologie *La colonne et le fondement de la Vérité* du Père Florenskij qui est déclarée maintenant une source d'hérésies (1).

Dignité de théologien, disions-nous. En effet, le Père Bulgakov réclame pour lui la qualité de théologien et non de philosophe, et de théologien profondément respectueux de la Tradition. Son œuvre théologique n'est pas due à une inspiration gnostique (il n'a jamais aimé les gnostiques), ni à son orgueil d'intellectuel, mais au *souci* d'expliquer théologiquement des textes de l'Écriture, des Pères, de la liturgie et des documents iconographiques, toutes choses qui constituent la Tradition orthodoxe, laquelle sans cela resterait lettre morte. Si la Sophiologie est gnostique parce qu'elle spéculé sur les intermédiaires, et qu'elle emploie la philosophie platonicienne, les Pères eux-mêmes ont été gnostiques, réplique-t-il *ad hominem*. « La compréhension poussée aussi loin que possible du dogme de Chalcédoine est un pieux devoir pour la théologie ; ne pas l'accomplir, c'est être le serviteur paresseux qui enterre le trésor du dogme afin de bien le garder » (2). Agir de la sorte n'est pas ignorer l'apophatisme ; pourquoi d'ailleurs parler d'apophatisme dans le cas particulier de l'union des deux natures dans la personne du Verbe, quand Léonce de Byzance a pu édifier sa théorie aristotélicienne de l'*ἐνυπόστατον*, sans qu'on

(1) Dans aucun écrit antibulgakovien nous n'avons rencontré de réponse à cet argument du P. B. excepté dans l'article de Mgr Benjamin cité plus haut, où il voudrait excuser les évêques de leur négligence d'alors par les conditions difficiles de l'Église russe, et les soucis administratifs. Le P. B. se demande qui a autorisé l'Archevêque de battre la coulpe du patriarche Tichon et d'autres prélats, *Sophia*, p. 24, note.

(2) *A. B.*, p. 207.

le lui reproche (1) ? J. Lagovskij stigmatise d'erreur dangereuse la tendance irrationnelle dans l'Orthodoxie, voulant tout réduire au sentiment, tandis que la liturgie supplie Dieu à mains tendues de délivrer les fidèles de l'état *ἀλογον* (2). Le professeur Fedotov réclame aussi une part, dans la vie religieuse orthodoxe, pour la « raison naturelle » du théologien, dans son article cité plus haut. Et M. Timašev lui aussi, affirme son utilité pour l'intégrité de la vie religieuse.

Les défenseurs de la Sophiologie retournent contre leurs adversaires l'accusation de rationalisme et de nominalisme provenant chez ceux-ci de leur inimitié pour le réalisme concret et la tendance symboliste du Père Bulgakov (3). « La Sophiomachie est du matérialisme et du rationalisme nominaliste » (4).

Le Père Bulgakov arrive avec sa méthode à édifier un système qui loin d'être une nouveauté étrangère à l'Orthodoxie, fait revivre la théologie biblique, liturgique et patristique. « Dans cette nouveauté, j'entends l'antiquité authentique » (l'intraduisible *rodnaja*), affirme le professeur Iljin, en empruntant une phrase célèbre de la réforme paysanne de 1861. La Sophiologie n'est pas une invention, mais une vision et une découverte ; c'est à prouver cela qu'il consacre son article. « ...Par ses sources, son esprit, sa méthode, par son *tonus* général, la théologie du Père Serge est orthodoxe et est beaucoup plus près de l'Orthodoxie et de la Tradition patristique que les « jugements » qu'on offre à la conscience de l'Église comme seul modèle orthodoxe de l'Orthodoxie ecclésiastique (5) ». Expressions analogues chez le professeur Fedotov qui rattache la théologie du Père Bulgakov à la « source de l'inspiration orthodoxe qui s'est mise

(1) *Ibid.*

(2) *Art. cit.*, p. 27.

(3) Qu'on se rapporte à notre résumé des principes sophiologiques.

(4) *I.*

(5) *L.*, p. 37.

à jaillir dans l'Église russe » et dans laquelle « il y a plus de fidélité à l'authentique et antique tradition orientale que dans la théologie occidentale des écoles (1) ». Cette source remonte à Chomjakov qui, tout comme Puškin pour la poésie russe, a mis la théologie russe sur pied, et elle doit « trouver une expression plus profonde, plus fertile, à l'expérience de la vie orthodoxe qui ne peut se loger dans les formules étroites de la scolastique occidentale » (2). Pour ce faire elle n'a qu'à puiser à la sainteté vivante de l'Orthodoxie — la liturgie, aux richesses de la patrologie grecque, devenues accessibles grâce à l'érudition occidentale, à la tradition russe s'exprimant moins dans la parole que dans l'art. Le professeur Fedotov rappelle dans son article la situation malheureuse de la théologie orthodoxe avant ce renouveau ; elle oscillait, dans l'interprétation des doctrines non élaborées à l'âge patristique (l'anthropologie, la cosmologie, l'ecclésiologie), entre les points de vue catholique et protestant pour arriver au milieu du XIX^e siècle au savant dosage du métropolite Macaire dans sa *Théologie dogmatique* (3). Dans les condamnations de la Sophiologie, s'exprimerait la rupture avec la vraie tradition orthodoxe qui commence justement à revivre, et aussi « l'inclination que possède la conscience théologique d'une partie de notre hiérarchie gouvernante à comprendre la nature de l'Église d'une façon catholique romaine » (4). Tous ces arguments expliquent l'indignation du Père Bulgakov et de ses amis devant l'accusation d'hérésie ou d'éloignement de la véritable Orthodoxie. L'intéressé regrette que le métropolite Serge ne mette pas les points sur les i à cet égard, et qu'il se contente de lui opposer des doctrines théologiques qu'on ne

(1) p. 24.

(2) *Ibid.*

(3) On pourra consulter à ce propos le long compte-rendu du célèbre ouvrage du hiéromoine Taraise dans *Irénikon* 1929, VI, 314-318.

(4) *L.*, p. 29.

peut ériger en dogme de foi (surtout quant à la fin de l'Incarnation et à la théorie sotériologique) et de faire de sa *condamnation* une polémique théologique. Il proteste surtout contre le manque d'information du document, dont l'imprudencé est indigne d'un maître en théologie (1), et il proteste aussi contre les conclusions tirées de ses doctrines et qui leur sont totalement opposées. Les réponses du Père Bulgakov aux accusations plus nettes et dogmatiques du concile de Karlovcy, ne nous sont pas connues. L'hérésie n'est pas possible chez le Père Bulgakov, trouve le professeur Timašev, parce que pour y tomber il devrait ignorer des dogmes orthodoxes, lui qui a une érudition prodigieuse. Le professeur Iljin dans son allure passionnée rappelle à propos des accusations d'hérésie la phrase de saint Basile : « C'est toujours la même chose chez nous : celui qui nous est désagréable n'est pas orthodoxe ».

Mais ce qui plus est, les incriminations d'hérésie portent à faux, parce que le Père Bulgakov n'a jamais voulu faire œuvre *dogmatique*, mais a tâché d'interpréter théologiquement des éléments, insuffisamment élaborés à ses yeux de la tradition orthodoxe. La Sophiologie n'appartient pas au domaine de la foi : elle ressort au domaine libre des théologoumènes, des opinions théologiques, des systèmes dogmatiques (selon Lagovskij, qui les oppose comme relatifs à l'expérience dogmatique absolue). Le théologien est libre sur ce plan ; lui dénier cette liberté au nom d'une autorité hiérarchique, revient à éteindre toute vie théologique dans l'Église, à absolutiser le relatif, à tracer des limites que seul l'Esprit de Dieu peut indiquer par ses voies mystérieuses et non rationalisables de la *Sobornost*. Comme toute opinion théologique, la Sophiologie n'est pas parfaite ; le théologien isolé est faillible (ainsi le Père Bulgakov admettrait volon-

(1) Le métropolitte Serge de Moscou a obtenu son grade de maître par une thèse sur *La doctrine orthodoxe de la Rédemption* (Saint-Pétersbourg, 1910, 4^{me} éd.).

tiers, se basant sur les exemples de l'histoire, des précisions dans la terminologie sophiologique). Ce n'est pas une raison pour la condamner, mais pour favoriser sa discussion dans le monde orthodoxe. Le Père Bulgakov se rencontre, dans ce désir, avec N. Timašev, J. Lagovskij, G. Fedotov, l'auteur de 7. Leur devise commune à tous est « N'éteignez pas l'Esprit ! »

C'est donc le problème du magistère qui, en dernière analyse, est soulevé par l'« affaire sophiologique ». On sait déjà que N. Berdjajev, dans son article plusieurs fois cité, va jusqu'à nier toute autorité doctrinale et à s'élever contre les notions mêmes d'orthodoxie et d'hérésie au nom de l'absolue liberté spirituelle. On ne peut s'empêcher de s'étonner que lui, qui voit si bien les antinomies, n'en voit pas dans cette question. D'autres amis du Père Bulgakov ne vont pas aussi loin. Voici l'opinion de J. Lagovskij : « Personne ne peut nier le droit et le devoir des organes suprêmes de l'autorité ecclésiastique de prononcer des jugements sur telle opinion théologique » (1) ; toutefois le peuple orthodoxe en entier étant gardien de la Tradition, a aussi le droit et le devoir d'examiner avec amour et respect ces jugements pour en constater la conformité ou la non-conformité avec l'esprit de l'Église. Il existe un magistère hiérarchique, mais conditionnel, le pivot hiérarchique de la *Sobornost* (2). Répétons que l'autoritarisme du métropolitain Serge et du concile de Karlovcy est appelé généralement par les adversaires « tendance catholicisante ».

V

Dans la dernière partie de cette chronique qui sera aussi brève que possible, on esquissera une prise de position envers les principales thèses du débat ; esquisser est le mot,

(1) *Art. cit.*, p. 25.

(2) Cfr S. Boulgakoff, *Orthodoxie*, Paris, 1932, p. 110.

pour ne pas trahir le caractère de cette chronique, et surtout pour ne pas donner l'impression de s'immiscer de quelque manière que ce soit dans la vie de l'Église orthodoxe russe.

* * *

Le problème ontologique des relations entre le Créateur et la créature, qui est, nous l'avons vu, la clef de la Sophiologie tout comme la Sophiologie en est dite la clef, a préoccupé toute la vie intellectuelle du Père Bulgakov ; c'est un témoignage de sa noblesse. A l'exemple de N. Berdjajev on voudrait estimer ce problématisme, tout en devant se séparer des solutions qui lui sont apportées. Nous ne nous arrêterons pas sur leurs contradictions spéculatives (1). Disons seulement qu'en théodicée la Sophiologie n'introduit pas de quatrième hypostase dans la Trinité — pour autant qu'on peut en juger (au moins dans *A. B.*), — mais que la philosophie *concrète* du Père Bulgakov, aiguïsant les distinctions jusqu'à leur rupture, prête le flanc à l'accusation de l'archevêque Séraphim de dédoubler la divinité ; nous avouons ne pas voir comment y échapper (2).

Dans la créature, la Sophiologie pose le problème de l'*humanum capax divini* (3). Un catholique quelque peu averti de théologie, se réjouira de trouver cette atmosphère essentielle et se rappellera les discussions ardues mais passionnantes des grands théologiens sur la puissance obédientielle, l'appétit naturel de la vision béatifique, etc., dont ce n'est pas la place de donner ici la bibliographie abondante. Le Père Bulgakov en a-t-il eu connaissance ? Rien ne le révèle dans ses écrits.

(1) On ne voit pas pourquoi, par exemple, le *mode* créé que le Sophia prend dans la création n'ajoute pas quelque chose à l'immutabilité de Dieu et ne rétablit pas, en d'autres termes, l'antinomie qui devait être surmontée.

(2) *A. B.*, p. 378.

(3) *A. B.*, p. 258.

Quant à la partie « traditionnelle » de la Sophiologie, que peut-on en dire ? Malgré les affirmations de son auteur, elle ne nous apparaît pas telle dans son ouvrage (on le verra bientôt mieux, quand la méthode du Père Bulgakov sera examinée), à une exception près — et ceci à l'encontre de la conclusion des théologiens du parti de Karlovcy — : le palamisme. N'est-ce pas, de part et d'autre, le même problématisme de théodicée ? (1) Cependant, si on élargit le sens strictement théologique de la Tradition, et si l'on y inclut les tendances philosophico-religieuses et culturelles, alors l'Orient chrétien peut être dit en possession d'une tradition sophiologique assez nette. Le professeur L. H. Grondijs l'a prise pour sujet de son discours académique inaugural à l'Université d'Utrecht en 1932, et la développe avec art mais aussi avec les défauts du genre.

La Sophia est rattachée au monde intelligible de Platon que la philosophie gnostique a concrétisé. Les Pères grecs n'aimaient pas ces spéculations pour les dangers qu'elles pouvaient faire courir à la foi. C'est sur le sol russe que l'idée de la Sophia a le mieux pris racine, au point que sans elle on ne peut bien comprendre la culture russe. Elle s'exprime psychologiquement par une nostalgie de la créature parfaite (2).

Le professeur V. Iljin insiste aussi dans son article sur les assises traditionnelles du « pathos » sophiologique. Quoi qu'il en soit la tradition sophiologique (ésotérique, pour M. Grondijs) a de multiples aspects. L'archevêque Séraphim mentionne quelques sources occidentales de la Sophiologie

(1) Sur le *Palamisme* on peut voir le *Dict. Th. cath.* XI, 1777 suiv. Il faudrait citer ici le livre de A. van der Mensbrugge, *From Dyad to Triad*, Londres, 1935 qui veut traiter le problème sophiologique d'une façon plus fondée *en tradition*. Nous apprenons aussi que M^{me} S. Lichareva de Cracovie a écrit une étude historique sur la Sophiologie dans la tradition russe, qui attend encore un éditeur.

(2) *De Sophia-Gedachte in het Russisch Christendom*, Amsterdam, Paris, 1932 ; in-8, 42 p.

russe (1) et le Dr F. Lieb annonce des études sur deux autres sophiologues protestants en Occident (2). En Russie même il y a la tendance sophiologique de Vladimir Solovjev, qui n'est pas celle du Père Florenskij, ni encore celle du Père Bulgakov.

En résumé : la Sophiologie nous semble une philosophie religieuse, ayant des attaches très lâches avec la Révélation, le produit d'une mentalité religieuse à allure symboliste et panenthéiste, digne d'intérêt et d'étude (3) non strictement théologiques, mais religieux.

La justesse de cette impression pourra, peut-être, mieux ressortir de quelques réflexions sur la méthode théologique du Père Bulgakov (4).

Et tout d'abord en ce qui concerne son intention. Il désire indubitablement dans son œuvre être orthodoxe et théologien, d'une façon autre que les représentants de l'Orthodoxie officielle, mais tout aussi orthodoxe, sinon plus orthodoxe. Novateur il ne l'est pas par snobisme ou par tendance subversive nihiliste d'intellectuel russe (d'avant la Révolution), mais par une haute idée du *devoir* du théologien qui est de mettre en valeur la Tradition, et par zèle chrétien de rendre ainsi l'Orthodoxie plus attrayante à l'homme moderne. Qui ne pourrait applaudir à ces intentions ?

(1) *A. S.*, p. 139-142.

(2) *Orient und Occident*, I. c., p. 28.

(3) Voir les conclusions de l'article *Idéal de l'icone*, déjà cité, qui nous paraissent encore valables. Les accusations d'affinités gnostiques sont volontairement laissées de côté. L'étude de M. Grondijs pourrait les confirmer en partie, mais que sait-on au juste du gnosticisme *en soi* ? Peu de chose et N. Berdjajev a raison de le relever dans son article de défense. D'ailleurs les intermédiaires du P. B. sont d'ordre ontologique et non instrumental.

(4) En voir une ébauche dans le même article. Nous croyons pouvoir les faire parce qu'elles ressortissent plus au domaine scientifique qu'au domaine confessionnel.

Autre est la réalisation de l'intention; ici les critiques apportées plus haut nous semblent souvent pertinentes. Sans vouloir appeler la Tradition, telle que la conçoit le Père Bulgakov, « sophianique » par calembour, disons qu'elle semble différer assez considérablement de ce qu'on entend par là chez les théologiens catholiques et chez les théologiens orthodoxes, qui ne sont pas de l'« École de Paris ». La définition que le Père Bulgakov en esquisse dans *Sophia* (p. 60) se rapproche plutôt de ce qui pourrait être appelé magistère dispersé. Nous ne pouvons nous arrêter plus longuement et renvoyons ceux que cette question intéresserait aux études spéciales (1). Cette divergence fondamentale explique beaucoup du caractère insolite des travaux théologiques de notre auteur.

Les autres singularités proviennent des moyens qu'il apporte à investiguer la Tradition ainsi comprise. On se souvient encore du rationalisme dont certains théologiens l'incriminent. Ce serait certainement étrange de lui contester comme eux, le droit d'utiliser la raison dans l'intellection et l'approfondissement de la foi ou d'en sous-estimer la valeur. Mais l'abus est aussi possible.

Laissons de côté, tout en signalant son caractère spécifiquement orthodoxe à notre avis, le reproche de manquer de respect et de préparation ascétique; il est difficile d'en juger, parce que jusqu'à présent le Père Bulgakov n'a pas abordé ces questions *ex professo* et que son style semble, au contraire, très respectueux et hiératique (2).

Son rationalisme est plus manifeste dans la prédominance qu'il donne à la philosophie sur la théologie, qui devient chez lui *l'ancilla philosophiae*, pourrait-on presque dire.

(1) P. ex. S. Boulgakoff, *Orthodoxie*, p. 12-50, et G. V. Florovsky, *Sobornost; the Catholicity of the Church* dans le recueil *The Church of God*, Londres, 1934; cf. *Irénikon*, 1935, XII, 545.

(2) Le P. Antonov, cité plus haut, faisait remarquer en 1912 l'attitude critique du P. B. envers l'ascétisme trop exclusif de l'Orthodoxie russe.

Deux exemples seulement : l'existence de la Sophia en Dieu est *postulée* par le caractère *concret* de tout ce qui est divin (*A. B.*, p. 124 et suiv.) ; la nature divine a souffert dans le Christ, pas d'une façon humaine, mais à sa façon, à cause des liens ontologiques intimes entre l'hypostase et la nature (*Ibid.*, p. 289). Une telle méthode rend le cataphatisme exagéré inévitable, et si la philosophie du Père Bulgakov n'était pas un « réalisme mystique », la théologie qu'elle dirige serait un rationalisme ; elle est plutôt un « rationalisme mystique ». Le besoin d'une connaissance mystique tourmentait déjà le Père Bulgakov à son époque marxiste, et un prélat orthodoxe ne l'a-t-il pas appelé un jour par boutade « hypermystique » ? (1)

Dans l'argumentation théologique proprement dite du Père Bulgakov il y a bien à redire du point de vue de la méthode catholique. Son exégèse est particulièrement curieuse (*P. ex. : A. B.*, p. 125, 233, 242, 263, etc.) et répond, semble-t-il, à celle que désire le professeur Iljin et qui doit rompre définitivement avec le « littéralisme » banal (nominalisme) plus convenable pour des protestants de gauche, pour des « barthiens ou des baptistes par exemple, que pour des théologiens orthodoxes » (2).

Les arguments patristiques du Père Bulgakov ne semblent pas non plus très rigoureux. Du point de vue catholique on ne pourrait lui reprocher *a priori* sa conscience de la relativité de cet argument, son attitude critique envers certains Pères, docteurs de l'Église, et sa tendance à vouloir trouver des idées suggestives chez d'autres, comme Apollinaire et Nestorius. Plus reprehensible nous semble sa tendance à vouloir mesurer l'autorité *traditionnelle* de leurs expressions, moins par un critère objectif que par leur conformité ou non-conformité avec la Sophiologie. Un exemple : S. Irénée est trouvé orthodoxe dans sa doctrine de l'Incar-

(1) *Ibid.*

(2) *Art. cit.*

nation, mais il n'exprime que des opinions personnelles quand il insiste sur les principes hiérarchiques (1).

Les « lieux théologiques » préférés du Père Bulgakov sont la liturgie et l'iconographie. Mais c'est ici une certaine absolutisation qu'on pourrait lui reprocher de même que le manque de base historique qui lui est corrélatif (2).

En général le Père Bulgakov ne semble pas avoir le souci de pénétrer à fond les systèmes qui sont opposés aux siens. Tel, par exemple, à nos yeux, le passage étudiant le *ἐννοπίστατον* de Léonce de Byzance (*A. B.*, p. 81 suiv.). Défaut analogue aussi celui de ne pas s'informer des écrits des autres sur le sujet étudié. Ainsi, pour la partie exégétique de la Sophiologie, on s'étonne de ne pas voir figurer l'article intéressant de dom B. Botte : *La Sagesse dans les livres sapientiaux*, parue dans une revue catholique suffisamment célèbre (3) et d'autres ouvrages de théologie biblique.

Pouvons-nous trouver, avec les théologiens orthodoxes nommés plus haut, son système théologiquement fantaisiste ? Disons plutôt qu'il nous semble souvent *théologiquement* peu fondé et par là imprudent. Téméraire même, quand sans raison apparemment suffisante, il s'avance contre les opinions théologiques communément admises ; on dirait presque que tout progrès théologique consisterait à les contredire (4). Quant à l'accusation de modernisme, il ressort avec une clarté suffisante de ce qui a été dit, qu'elle n'est pas justifiée, si on prend modernisme dans le sens occidental et *historique* du mot qui est le plus courant.

Les déficiences théologiques du Père Bulgakov, de même

(1) *Sophia*, p. 39 note et *Put*, 1935, n° 49, p. 39.

(2) Nous sommes heureux de trouver des reproches analogues chez le R. P. Dumont dans sa chronique de théologie orthodoxe, *Revue des sc. ph. et th.*, 1930, p. 229-230.

(3) *Id.*, 1930, 83-94.

(4) T. Le P. B. aime à parler de la sainte audace, *derzanie*. Mais il y a audace et audace. Opinion personnelle et réformable que tout cela.

que ses qualités d'*intuition* sont communes à toute l'« École théologique de Paris ». On a vu sous la plume du professeur Fedotov les trois sources principales auxquelles elle s'alimente : la liturgie orthodoxe, la patristique grecque, la tradition russe. Sans vouloir les sous-estimer, il faut remarquer qu'elles n'épuisent pas les sources de la Théologie et ne sont même pas les plus importantes.

Mais les préoccupations patristiques de cette école, si elles ne sont pas *théologiquement* toujours judicieuses et fertiles, ont certainement un effet psychologique réel. On ne peut ne pas être frappé, par exemple, par une vraie similitude du « pathos » et de la sensibilité religieuse chez saint Maxime le Confesseur et le Père Bulgakov. Combien cette disposition psychologique pourrait devenir fructueuse si elle était guidée par ce que nous croyons être la véritable méthode théologique.

Reste à savoir maintenant si les spéculations théologiques du Père Bulgakov contredisent ou ne contredisent pas la doctrine orthodoxe, s'il a dépassé ou non les limites de la liberté du théologien orthodoxe de fait, car son École et lui insistent très heureusement, *en principe*, sur la distinction fondamentale entre la théologie et la foi. C'est un domaine où nous ne voulons pas nous aventurer. Du point de vue catholique, certaines des applications sophiologiques ont été analysées par le R. P. Spačil avec beaucoup de conscience, mais elles auraient gagné, croyons-nous, à faire ressortir davantage les tendances et les méthodes de la Sophiologie (1).

Dans les condamnations du Père Bulgakov nous devons noter en sa faveur (il ne faut pas être Orthodoxe, pour le voir) une information insuffisante. Le document de Karlovcy est plus motivé, mais la lettre du métropolite Antoine

(1) Cfr *Angelologia prof. Sergii Bulgakov*. *Orientalia christiana*, 1929, XVI, p. 29-46, et *Nova opinio auctoris orthodoxi de unione hypostatica*. *Orientalia christiana periodica*, 1935, I-II, p. 53-92.

relate que le Concile n'a pas cru devoir demander plus d'explication de l'accusé et a trouvé que ses livres suffisaient à la justice de la sentence.

Nous souhaiterions aussi, comme le parti du Père Bulgakov, que la discussion autour de la Sophia s'étende. Cela en vaudrait la peine. Ce serait aussi une preuve de la vitalité de la pensée théologique dans l'Orthodoxie et cela poserait devant elle les problèmes que notre chronique a voulu dégager lentement et aussi clairement que possible :

1) La liberté du théologien orthodoxe dans ses spéculations. Quelle est l'autorité qui peut la déterminer ?

2) Le problème connexe des relations entre la théologie et la foi.

3) Une notion orthodoxe de la Tradition.

4) La méthode théologique (point surtout important si les déficiences que nous avons pensé pouvoir relever ne sont pas, comme il est probable, un manque de formation théologique mais une modalité voulue de méthode).

5) La valeur de l'argument patristique.

6) Les relations de la théologie et de la philosophie (N. Berdjajev demande avec raison dans son article, quelle est la philosophie que le métropolitain Serge de Moscou admettrait en théologie) (1).

Tous ces problèmes sont très opportuns dans la perspective du futur congrès des théologiens orthodoxes dont le programme est donné plus bas.

DOM C. LIALINE.

(1) Voir à ce propos dans les *Actualités religieuses* de ce fascicule la Confraternité orthodoxe de s. Benoît.

Le manque de place nous oblige de remettre à plus tard la chronique consacrée aux persécutions religieuses.

D'ailleurs le projet de Constitution qui vient d'être publié y semble apporter du neuf. On le trouve *in extenso* dans le *Journal de Moscou* du 16 juin 1936.

13,3 (1936), 328-329

Dom C. LIALINE.

On vient de nous envoyer deux nouveaux documents concernant le « débat sophiologique » et que nous voulons annoncer tout de suite à cause de leur grand intérêt, pour compléter la chronique qui a été consacrée à ce débat (voir le fascicule précédent de la Revue).

Le R. P. Bulgakov a publié sa réponse à la condamnation du concile de Karlovcy en supplément au N° 50 (janvier-février-mars) de *PUT, Encore au sujet de la Sophia, Sagesse de Dieu* (à propos de la définition du Concile épiscopal de Karlovcy). C'est un rapport au métropolite Euloge. Comme arguments nouveaux on y trouve le reproche général à la théologie karlovcienne de se contenter de solutions simplistes et de n'avoir aucune compréhension pour les exigences de la pensée moderne auxquels la Sophiologie essaie de répondre. De plus cette théologie commettrait elle-même des erreurs dans les passages sur l'Incarnation, l'Ascension, les doctrines palamites (ce qui a été relevé dans la Chronique), le Royaume futur du Christ, les sources de la théologie (l'absolutisation de l'argument patristique aussi marqué dans notre exposé), la mariologie. Il n'y est pas oublié qu'en son temps le livre du métropolite Antoine lui-même sur le dogme de la Rédemption a suscité de fortes discussions et des censures de la part de théologiens orthodoxes. Pour confirmer les conclusions de la Chronique quant au manque de base théologique de la Sophiologie et du primat qu'y détient la philosophie, deux citations seulement : « à ce jugement j'ai à répondre que je trouve une telle base quand même, ou qu'en tout cas je m'efforce d'en trouver une ; c'est ce que mes ouvrages veulent prouver » (p. 3) ; « admettre une différence entre esprit et hypostase est faire preuve d'une telle ignorance de la nature hypostatique de l'esprit qu'il est difficile alors d'entreprendre même l'examen de l'Union hypostatique » (p. 15).

En attendant un article plus approfondi le prof. Arsenjev en a écrit un succinct pour satisfaire la légitime curiosité du public théolo-

gique de Pologne (*Subtilisation—mudrovanie—en théologie ?* A propos de la polémique « sophianique »). Les conclusions de son étude ont une ressemblance frappante avec celles de notre chronique. Accord que nous ignorions et dont nous nous réjouissons. La Sophiologie n'ayant presque pas de fondement dans la Tradition est dite plus une philosophie qu'une théologie ; elle est une imprudence théologique mais « son audace et son caractère ecclésiastique sont neutralisés par la piété ardente et ecclésiastique de l'homme » (p. 5). Le grand tort du P. B. serait (ce n'est plus que M. A., qui parle) de tomber dans une « scolastique constructive » dont le danger est diminué par l'ennui qu'elle respire. Il ne faudrait donc pas qu'une discussion la porte sur la place publique et en fasse un vrai scandale pour l'Orthodoxie.

D. C. L.

Le concile de Philadelphie en 1937 sera probablement décisif à cet égard (1).

Décembre 1936

DOM C. LIALINE.

L'AFFAIRE SOPHIOLOGIQUE

CV, 1936, n° 7-8, p. 17-18 apporte de nouveaux détails sur l'« affaire ». On y relate la séance du 14 juillet 1936, que la conférence épiscopale siégeant à Paris parallèlement à l'assemblée diocésaine et composée de Mgr Alexandre, Mgr Serge et Mgr Jean, lui a consacrée. Le rapporteur était Mgr Euloge.

Après avoir retracé l'histoire des condamnations de Moscou et de Karlovcy, le Rapport les qualifie de prématurés et ne justifiant pas l'exigence d'une rétractation immédiate de la part du P. Bulgakov. En conséquence le Métropolitain déclare n'avoir fait que demander des explications à l'intéressé et constituer une commission composée de professeurs de l'Institut théologique et de membres du clergé russe de Paris ayant des grades académiques, pour étudier la question. Le manque de temps n'a pas encore permis à la Commission la remise d'un rapport concluant ; jusqu'à présent elle s'est divisée en deux partis : une majorité qui, sans être d'accord avec les doctrines du P. Bulgakov, ne croit pas qu'elles ébranlent le fondement de l'Orthodoxie ; une minorité qui juge ces doctrines étrangères à l'Orthodoxie et pouvant causer du scandale parmi les fidèles. Ni l'un ni l'autre parti ne veulent appeler le P. Bulgakov hérétique et le frapper de censures ecclésiastiques. Dans ces conditions Mgr Euloge conclut au devoir de s'abstenir provisoirement d'un jugement définitif et invite la Commission d'accélérer ses travaux.

(1) *CŽ*, 1930, 10-11 relate que le concile de Karlovcy de septembre dernier a confirmé les décisions du concile de Pittsburg et a reconnu l'autonomie américaine dans ses limites actuelles.

La conférence des évêques accepta les conclusions du rapport et y adjoignit deux remarques : 1) elle ne partage pas les opinions du P. Bulgakov et 2) elle veut considérer son cas à la lumière de l'Évangile : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits »

« On sait que l'archiprêtre S. Bulgakov est un prêtre pieux, homme de prière et de doctrine, aimant sincèrement la Sainte Église, prédicateur et confesseur diligent. Il est difficile de croire qu'un pasteur aussi zélé puisse être hérétique. Il y a dans ses ouvrages des erreurs, mais il n'y a pas d'opposition obstinée à la vérité ; lui-même n'est pas un ennemi de l'Église mais son ministre humble et dévoué qui toutefois se trompe peut-être, sur certaines matières ».

Il est intéressant de noter que l'assemblée diocésaine n'a pas été consultée sur l'affaire sophiologique. On pourra voir plus haut, dans le récit concernant le conflit hiérarchique, les dernières réactions du parti de Karlovcy à ce propos.

D. C. L.

PROTESTANTISME RUSSE

LE PASTEUR OSCAR SCHABERT (1)

Riga, jadis ville russe, est aujourd'hui la capitale de la Lettonie. Mais elle est encore toujours attachée par mille liens invisibles à l'ancien empire des Tsars. Tous les intérêts qui regardent vers l'URSS y sont représentés. Si le commerce y est florissant, les choses spirituelles et religieuses n'en sont pas moins vivantes. Le catholicisme romain y est peu à peu devenu une force ; l'Orthodoxie russe et lettone, puissante sur les âmes ; mais c'est le protestantisme qui y

(1) D. OSKAR SCHABERT et P. ED. STEINWAND. *Des Glaubens Not unä Sieg in Russland*. Riga, 1936 ; in-12, 94 p. ; Pastor D. OSKAR SCHABERT. *Das Leiden der Endzeit nach Schrift und Erfahrung*. Neuende Helsau, Freimund-Verlag, 1936 ; in-8, 55 p. ; D. O. SCHABERT, *Märtyrerbilder aus Russland, aus den Jahren 1930-33*. Riga, O. Schabert, 1935 2^e éd. ; in-8, 22 p. ; *Pastor D. Oskar Schabert. Zum Gedächtnis*. Riga, Häcker, 1936 ; in-8, 35 p. ; D. O. SCHABERT. *Marion von Klot*. Riga, Schabert, 1936 ; in-16, 20 p.